

EYRAGUES
Commission du Tourisme

P r o v e n c e



EYRAGUES
en provence

UN VILLAGE... UNE HISTOIRE



POINT INFOS TOURISME
Adresse : Place de la Libération - 13630 EYRAGUES
Tél. (+33) 04 90 92 84 47
email : espaceculturetourisme@orange.fr

Conception & réalisation : Idéal Graphic - 06 20 92 21 92
crédit photos : Mr Cana®





Promenade au cœur du village D'Eyragues

- 01 - Porte de la bibliothèque - XVIII^e siècle
- 02 - Église Saint-Maxime - XI^e siècle
- 03 - Chapelle du Christ - XIII^e siècle
- 04 - Rue du Clocher - Façade maison
- 05 - Rue Ninette - Façade maison
- 06 - Impasse des Barris Notre-Dame - 1736
- 07 - Rue du Figuier - Maison du Curé
- 08 - Porte du moulin - La tour ouest - XIII^e siècle
- 09 - Le moulin de la porte - 1326
- 10 - Remparts et tour de bises - XIII^e siècle
- 11 - Remparts - Chemin de ronde, Tour Poulet - XIII^e siècle
- 12 - Impasse du Castelet - Impasse aux herbes, fenêtres à meneaux style Renaissance - XVI^e siècle
- 13 - Rue du Lavoir couvert, Oratoire de la Saint Famille
- 14 - Auberge de la Farigoule - Le lion d'or - 1693
- 15 - Domaine de la Girafe - 1827
- 16 - Chemin de la Sablière, La croix du Roumieu inaugurée le 15 Août 1610
- 17 - La chapelle Saint-Bonet - XII^e siècle, Tympan Roman, Sarcophage en pierre - VI^e siècle
- 18 - Route de Graveson, le Lavoir couvert - 1933

Un Village aux multiples facettes

Se promener dans les petites rues étroites et tranquilles du village, en été, apporte au voyageur qui prend le temps, des plaisirs rares.

À celui qui regarde, qui prend ce temps-là, sont réservés des petits espaces de bonheur : un ange sur son piédestal au coin d'une rue, une vieille porte restaurée, un coin de mur.

Quel plaisir pour le voyageur qui entre par la route de Saint-Rémy et qui découvre la place de la Libération, avec sa croix, sa fontaine, la façade de la salle Baudile Lagnel, avec en fond, comme une carte postale, ce splendide clocher. Sait-il que ce mur est un des derniers vestiges de remparts ?

Qu'il prenne le temps de traverser cette place en empruntant le passage couvert, et il découvrira l'autre versant de l'église, ancienne place forte du village, sur la place Jean Jaurès. De là, un labyrinthe de ruelles étroites le conduira à travers le village ancien, à la découverte de petits

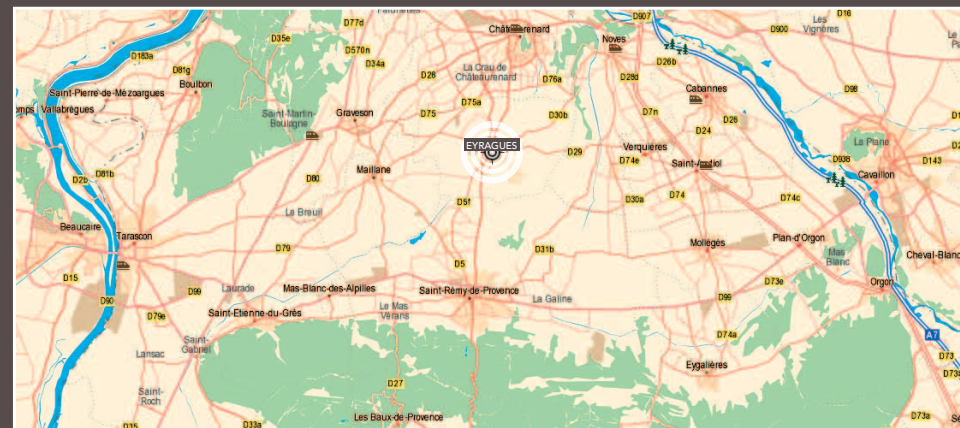
morceaux de plaisir, toujours renouvelés s'il sait lever les yeux et regarder ce ciel bleu, qui n'est pas le même bleu que sur la Côte d'Azur ou d'ailleurs et qui donne à ce coin de Provence des allures de Toscane.



Géographie & Topographie

Altitude 23 m. Latitude 43° 50' 9" Longitude orientale 2° 30'

Eyragues est un coquet village entouré de beaux platanes. Il est bâti au pied du versant occidental de la Petite-Crau, à l'orée de la grande plaine d'alluvions formant le bassin de Saint-Rémy.



La Petite-Crau, terrasse alluviale de l'ancien Rhône (pliocène supérieur) laisse voir par endroits le miocène ou mollasse marine (sablères, coquillages). La plaine à pente faible, perméable en raison du sable et du sous-sol caillouteux qui le compose, est fertile mais humide. L'eau y est souvent à fleur de terre. Chacun a ici sa pompe ménagère ; les lourons ou surgeons de la Durance sourdent un peu partout : ceux de la Malgue et des Beaux-Champs réunis forment un canal du volume du Real. La grande Roubine, gros affluent du Vigueirat, draine au loin les eaux palustres. Le Vigueirat n'est peut-être pas autre chose que la Duransole du 13^e siècle dont aucun nom topique ne rappelle le souvenir. N'est-il pas l'égoût collecteur de toutes les infiltrations de la Durance ?

Etymologie

Eyragues est un mot de basse latinité dû à la juxtaposition de deux substantifs aéra aquae, d'où aira aquae, airagues, signifiant aire d'eau, allusion évidente au marex que formaient les lourons de la plaine. Airagos, 1536 (Ant. de Arenà) Airasgos (mercator, Bompert.). Le «E» initial apparaît au début du 17^e siècle. Jusqu'en 1789, M. de Bionneau signait d'Ayragues. La localité avait titre de ville ce qui lui conférait le droit d'avoir un curé gradué en théologie dans une des universités du royaume et d'être représenté aux assemblées du clergé.



D'après les données de la Statistique des Bouches-du-Rhône de M. de Villeneuve, notre région, à l'arrivée des Romains, était habitée par deux tribus gauloises : celle des Cavares, de 2 à 3000 individus, occupait les bords de la Durance et celle des Salyens, d'égale importance, était établie à Glanum, versant nord des Alpilles. Elles communiquaient par le carraire des Plaines, un marais les séparant.

Sous la domination romaine, les villes d'Arles, Tarascon, Glanum, Avignon, prirent un rapide développement.

Le peuple conquérant traça une voie le long de la Montagnette, une autre parallèle aux Alpilles Nord, sans compter les routes de moindre importance comme le chemin Roumieu (Maillane-Noves). Il défricha le sol, creusa des roubines, voire même le Real (Rialis Durancid). Quant à la Duransole, selon M. E. Duprat, elle

est plus légendaire qu'historique. Aucune inscription de cette époque à part celle du Corpus Inscriptorum, due à M. Joseph Gilles d'Eyragues, provenant d'une auge en pierre tendre trouvée dans le sous-sol d'un pré situé au quartier du moulin de la Poule : 0,60 x 0,30 x 0,30, sur laquelle l'historien des Voies Romaines a lu : «In Memoria Barbarus V dal-cai paterni posuuit» qui serait d'origine chrétienne du 5^e ou du 6^e siècle. M. Fernand Sauve en contestait la véracité.

Ce lieu est cité pour la première fois dans une donation que les frères Ugolin, Pierre et Fulcon, fils d'Emonon, de Châteaurenard, font au monastère de Lérins et, parmi les biens énumérés, on lit : «pratum paludis de Airaga» (Font de Moyrguet) acte daté du 14 avril 1094. Parmi les témoins figurent Imbert d'Agout, de Chât, et Guillaume Azo, Ugo Niel, d'Eyragues. Dès lors les titres se multiplient : du 3 avril 1155, bulle du pape Adrien IV qui confirme à Geoffroi, évêque d'Avignon, les possessions de son Église portant «ecclesiam Sancti maximi de Airago», du 8 juin 1197 bulle de Célestin confirmant aux frères de la maison de Bon-Pas les biens dont jouit le couvent et qui contient ces mots «molindinum et domos de Airaguae, cum terris, vincis et aliis pertinens suis.»

Ces deux documents sont avancés non seulement afin de réaffirmer l'existence du pays mais aussi pour détruire une légende née sans doute de la pièce suivante plus connue qui fixait au quartier de Saint-Véran la primitive agglomération : bulle d'Innocent III, du 28 novembre 1204, reconnaissant à l'Abbaye de Montmajour ses possessions dans le territoire d'Arles et portant : «Ecclesiam S. Verani quae est in territorio de Airagis cum omnibus pertinens suis.»



Patron saint Maxime, évêque de Riez. Ce vocable a peut-être été choisi par le père abbé de Lérins, à qui l'un des novices avait fait don d'un lot de la Palud (1094) Maxime ayant été moine de ce célèbre monastère. Il y a lieu de remarquer que Châteaurenard avait une chapelle dédiée à saint Honorât, autre évêque issu du même ordre. Le bâtiment, à l'extérieur de forteresse, élevé vraisemblablement pendant le 11^e siècle, serait l'œuvre des frères Pontifes de Bompas ; les recherches effectuées par M. Raoul Busquet permettent d'assurer qu'il n'a pas été édifié par les Templiers, contrairement à ce que dit M. Théophile

de Bionneau dans ses mémoires. La partie la plus ancienne va de la porte ouest à la chaire : voûte en berceau soutenue par des doubleaux à peine ogivaux. La plateforme crénelée aurait servi, d'après la notice de M. l'abbé Joseph Masclé, à la défense du pays pendant la guerre des Albigeois. On sait que les Avignonnais tenaient pour le comte de Toulouse, leur suzerain.

Après la délibération du 10 mars 1650, l'église fut agrandie suivant cet aperçu sommaire : allonger l'édifice de cinq cannes depuis le bâtiment vieux jusqu'au fond du presbytère, exhausser la tour car-

rée, construire clocher, balustres, pyramide octogonale.» Silence sur la tour ronde qui fut oubliée dans le projet. Millésime 1655, sur la face nord de la pyramide. Le 24 septembre 1747, la foudre tomba sur le clocher et fit choir quelques pierres d'où «bardaïson» de celles-ci.

Le chœur en style roman et la nef nouvelle bâtie sur l'emplacement des cave et grenier du «deime» sont dûs aux travaux commandés par M. Trévan, curé, 1865, le tout à l'aide de fonds recueillis par des quête. Sacrista de 1840.

Sépultures dans l'église Saint-Maxime

Il est couramment admis que les ensevelissements dans les églises étaient réservés aux nobles, aux notables et éventuellement à quelques familles richement nanties. Il n'est rien, et nous avons pu constater que dans l'église de notre village ont été ensevelies des personnes de toutes conditions.

Les documents consultés s'étalent entre 1669 et 1776, dates correspondant à notre registre d'État civil le plus ancien encore en notre possession et à la date de mise en pratique à Eyragues de l'interdiction d'enterrer dans les églises. Il est évident que cette pratique est bien antérieure à 1669 !

Les inhumations se faisaient sous le contrôle du clergé et étaient soumises à une législation dont nous trouvons trace dans un des cent quatre-vingt-douze articles de l'Ordonnance de Villers-Cotteret promulguée par François 1^{er} en 1540 qui eut pour conséquence d'établir les bases de l'État civil.

Jusqu'à cette date, rares étaient les personnes qui pouvaient avancer avec précision la date de leur naissance. Seules quelques grandes familles échappaient à cette carence et très souvent des doutes subsistaient.

«En matière d'État civil, l'Ordonnance faisait obligation aux abbés et curés de consigner dans les registres de délibérations les déclarations de décès et de baptêmes. Le jour et l'heure devaient être mentionnés «afin de pouvoir prouver le temps de majorité et de minorité». Les registres devaient «être contresignés par un notaire et déposés au greffe du bailli ou du sénéchal pour servir de preuve».



Des registres conservés

En ce qui concerne Eyragues, nous savons que les premiers registres de l'État civil furent tenus par les prêtres de la paroisse. Au début de chaque année, le lieutenant du roi remettait au titulaire de l'église «un nombre de feuillets, cotés, parachevés et si signés au premier et au dernier.» L'original, l'année terminée, regagnait le district du tribunal de Tarascon pour y être conservé, un double restant à l'église afin de pouvoir délivrer des extraits d'actes.

En consultant les registres paroissiaux des inhumations, nous avons été surpris par le nombre importants des corps ensevelis dans la vieille nef de l'église et dans la chapelle du Christ (seules parties de l'église antérieures à 1776). Nos recherches, sur cent sept ans (1669-1776) révèlent que six cent dix-sept corps furent ensevelis dans l'église au cours de cette période.

La construction de caveaux nécessaires aux inhumations se fit à diverses reprises. Honoré Rey, sergent royal, exprime, dans son testament reçu par Maître Bertrand, son désir d'être enterré dans la tombe 75 de l'église paroissiale, tombe située devant l'autel Saint-Marc et qu'il a acquise aux Consuls et à la Communauté du dit lieu (Notariat). Ces tombes étaient donc payantes et vendues par la communauté et non pas par l'église, comme on pourrait le supposer.



Temple païen à l'intérieur de l'église

En 480, la destruction de Glanum par Euric, roi des Wisigoths, eut pour conséquence une désertification de la ville. Les habitants, ruinés, quittèrent les lieux en masse pour se fixer aux alentours, et une partie serait venue s'installer autour d'un temple gallo-romain situé sur notre commune, sur l'emplacement de notre église. La très belle chapelle du Christ est constituée sur les vestiges de ce temple qui étaient du 4^e ou du 5^e siècle.

Une fontaine appendice, obligé des temples, ne manque pas à celui d'Eyragues. Elle avait son origine à l'est du cimetière actuel, qu'elle traversait de l'est à l'ouest, et arrivait en face du temple dans un petit aqueduc de trente centimètres carrés, en maçonnerie enduite de ciment romain. L'archéologue eyraguais, Isidore Gilles, l'a fouillé dans toutes ses parties, jusqu'à son issue, en le suivant à la trace connu de tous. Il était partout obstrué, comme ceux d'Arles et de Nîmes, par des cristallisations calcaires qui ne sont point produites, comme on le pense communément, par des eaux séléniteuses, mais par suite de la solution de la chaux formant la maçonnerie.

Un puits placé au sud-est du temple remplaça la fontaine lorsqu'elle eut cessé de couler, et on a comblé celui-ci en 1793 pour en vendre les matériaux.

Chapelle du Christ

Voûte à caissons d'une dimension de 4,5 m x 3 m rappelant celle de l'Arc de Triomphe de Saint-Rémy mais de facture moins belle. Les deux blasons qui y figurent, 12 et 16 rais, la font supposer moins vieille que l'église. Ces armoiries n'apparaissent en effet qu'au début du 13^e siècle.

À cette époque, elle était la propriété des Archevêques d'Arles. Les têtes de béliers et de bouvillons font penser à une halte des troupeaux transhumants. Cette chapelle a été classée comme monument historique le 30 avril 1925 et l'église entière en 1938. À noter un heurtoir en fer forgé du 16^e siècle provenant de l'ancien presbytère, classé comme monument historique, le 30 septembre 1911.



Niches & vierges

Nous avons inventorié onze niches d'angle de rue dans l'ancien village, dont six occupées, deux par des vierges à mains jointes, trois portant l'enfant, dont deux sur le bras gauche et une sur le bras droit, et Notre-Dame qui présente l'enfant sur la porte de la bibliothèque.



Rues, ruelles & portes



▶ Porte de l'église
Saint-Maxime



▼ Rue de Ninette



▼ Maison du curé
rue du figuier



▶ Porte du moulin
La tour ouest

Le moulin de Conil

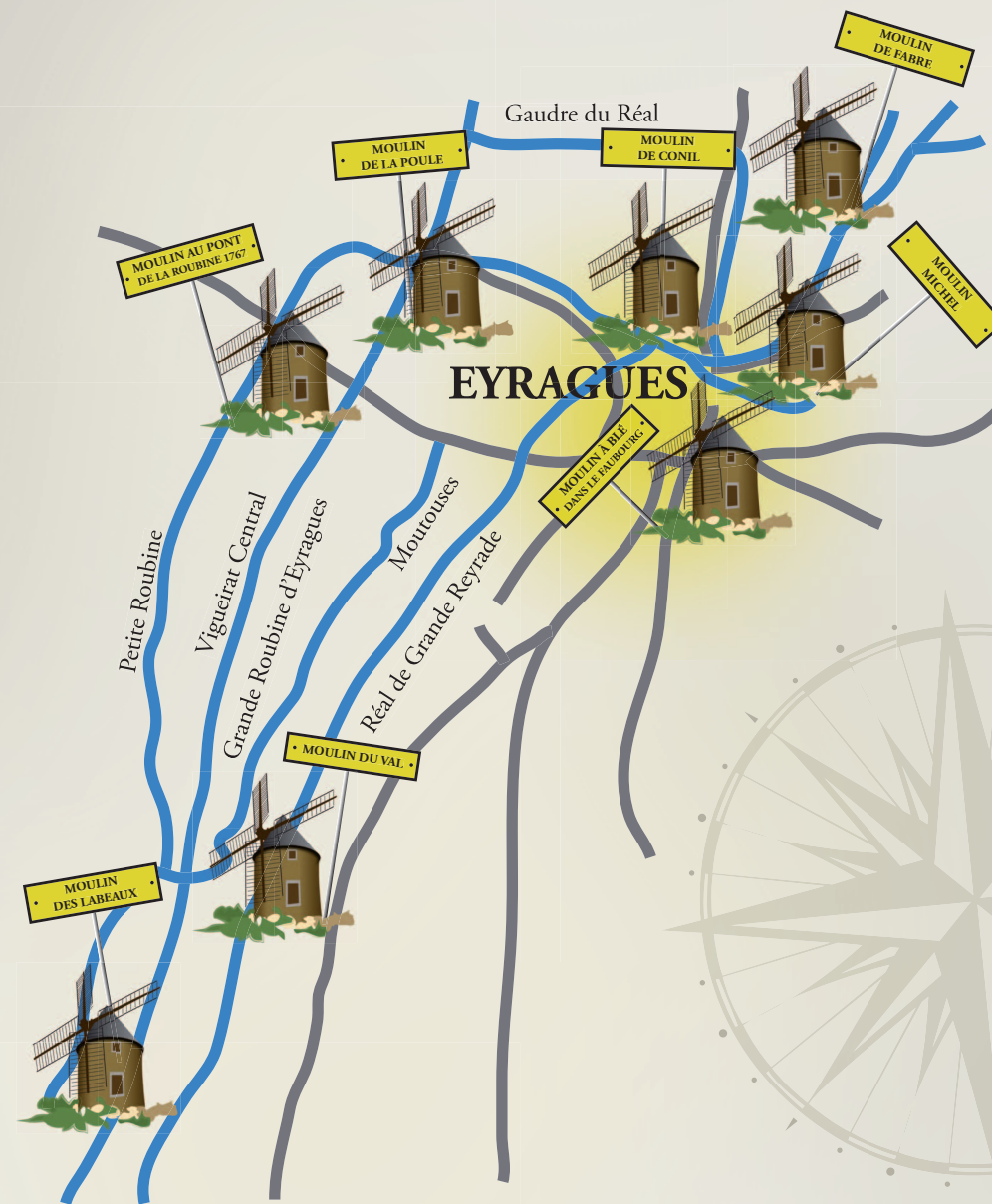


Il a été remis à neuf après un incendie survenu en 1881.

Appelé aussi De la Porte en 1585, situé à l'entrée du village, route de Châteaurenard. Un vieil acte de 1326 pourrait faire référence à ce moulin.

Nous avons dénombré l'existence de neuf moulins sur le territoire d'Eyragues :

- Le moulin de Fabre
- Le moulin à huile
- Le moulin de la Poule
- Le moulin des Labeaux
- Le moulin du val.
- Le moulin du Pont de la Roubine
- Le moulin à blé dans le Faubourg
- Le moulin à huile à l'ancien Hospice



Remparts & tour de Bise

Le «Dictionnaire universel Ld'histoire et de géographie» situe la construction des murailles vers 1560. Cette date ne saurait être retenue sans émettre des réserves. Elle pourrait bien se rapporter à la construction des derniers éléments défensifs du village, car nos archives font état de fortifications existant avant cette date. Il nous paraît plus vraisemblable de placer la construction entre 1237 et 1425, nous rangeant à l'opinion de Monsieur Hamel : «Il est établi que la plupart des communau-

tés provençales, celles notamment que des écrits peuvent rapprocher du pontificat avignonais, se fortifient à l'instar d'Avignon surtout au 14e siècle pour se protéger des grandes compagnies». Nos archives locales, relatives à ce siècle, mentionnent souvent les défenses d'Eyragues et soulignent le climat d'insécurité de l'époque : rappelons que, avant 1412, les bandes de Raymond deTurrenne détruisent Verquières et peut-être Mollégès. En 1443, «les écorcheurs», bande issue des

derniers remous de la guerre de Cent-Ans, descendent en Provence, etTanguy du Ghatel, sénéchal de Provence, autorisera à Eyragues une levée d'impôts afin qu'il puisse s'enfermer dans une enceinte nouvelle ou pour renforcer et réparer l'ancienne. Les archives notariales de Noves confirment : «Ipsi supplicantes... fossate castris et burgate dicti locicurasi et reparasi certaue, portalia, turres, fossata, tossata, meunia sus muretos tanto un dicto castre quan erus burgata construi facere intendunt...»

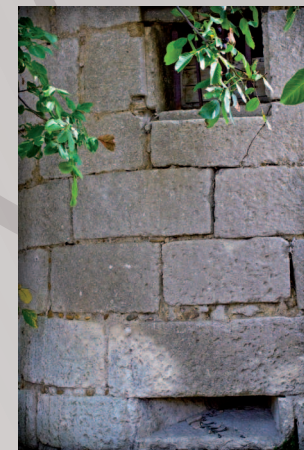
Des réparations sont signalées en 1589 et en 1590 et de nombreux documents attestent la vigilance apportée par la communauté à l'entretien de ses défenses.

En conclusion, nous dirons que, s'il ne nous est pas possible de donner une date précise de la mise en chantier des remparts d'Eyragues, leur présence est formellement attestée en 1447.

L'enceinte, appareillée de blocs de pierre, mesurait environ 1200 mètres. Affectant le tracé d'un carré aux angles arrondis, surmonté par un chemin de ronde

protégé par des créneaux, le système était flanqué de tours dont nous connaissons quelques noms : la tour de Bise, la tour de Fabre, la tour de Barraï.

De nos jours, il ne reste pratiquement rien de cette enceinte : quelques pans de murailles ici et là, et, au nord du village, sur une centaine de mètres, le mur extérieur des maisons, épais d'un mètre, est constitué par les anciens remparts décapités du chemin de ronde et des créneaux. Dans cet alignement subsiste une tour. Trois portes donnaient accès à la ville.



Les pièces prouvant que la construction des remparts est antérieure à 1560 sont nombreuses. Un acte de 1447 indique que le moulin de la Porte est situé «juste barreyreteum epusdem castris». Dans le plus ancien de nos cadastres estimé être de 1520 «Jean Dijon possède un casai dans la bourgade du Castel Viel. Claude Bourbon détient au même endroit dit «le Fort» une maison confrontant au levant bise et au couchant la maison de Monseigneur». Sur le même livre terrier «Jean Belin possède une maison fors lou portail de San Roumié. Jamet Roustaing, outre une maison située dans le fort de la ville, est maître d'un jardin extérieur confrontant «les clossatz» (ou clauzatz) sinon les remparts ? En 1574, le cadastre indique une maison, cour et tinal, confrontant les murailles de la ville appartenant à Charles de Barailler. Une pièce présentée sous la Révolution pour la défense de Monsieur de Bionneau indique que les remparts se trouvaient terminés en 1545 et que le seigneur de l'époque s'était réservé des droits sur la construction.

Au sud, le Grand Portail ou Grande Porte appelée aussi Portail du Ravelin avec un avant corps où s'abritaient les errants. Son accès était protégé par un pont-levis jeté sur un fossé alimenté par le Real. À l'ouest, la Porteyguière dont le nom était lié à une de ses fonctions : sa construction avait la particularité de pouvoir laisser évacuer les eaux de pluies ainsi que celles du Real (qui parfois débordait à la hauteur du moulin de la Porte), qui s'engouffraient dans le village où la pente naturelle du sol les drainait par la rue du Planet en direction de la Porteyguière par où elles s'échappaient pour rejoindre en aval du village le lit du Real. Au nord-est, le portail du Moulin est refait en 1764 à la suite d'un dégât des eaux. Les vantaux de cette porte étaient ferrés de clous appelés sarrazines. Nous détenons une photographie datée de 1897, représentant cette porte. On peut y

voir encore en place un des vantaux fort abîmé et l'arc de pierre joignant les pieds droits du portail. La tradition voulait que, sur l'arc de pierre surmontant la porte, dans une pierre encastree, un sculpteur eût gravé un poisson. Lors de la démolition de cette porte, M. Molard, maître maçon, examina la pierre et estima qu'elle devait porter un millésime malheureusement indéchiffable. Toutes les portes étaient ouvertes en permanence, hormis pendant les guerres de religion, à l'approche de bandes et de compagnies en période d'épidémie et sous la Révolution. Elles étaient alors gardées et un «capitaine des portes» était spécialement chargé de leur fermeture.



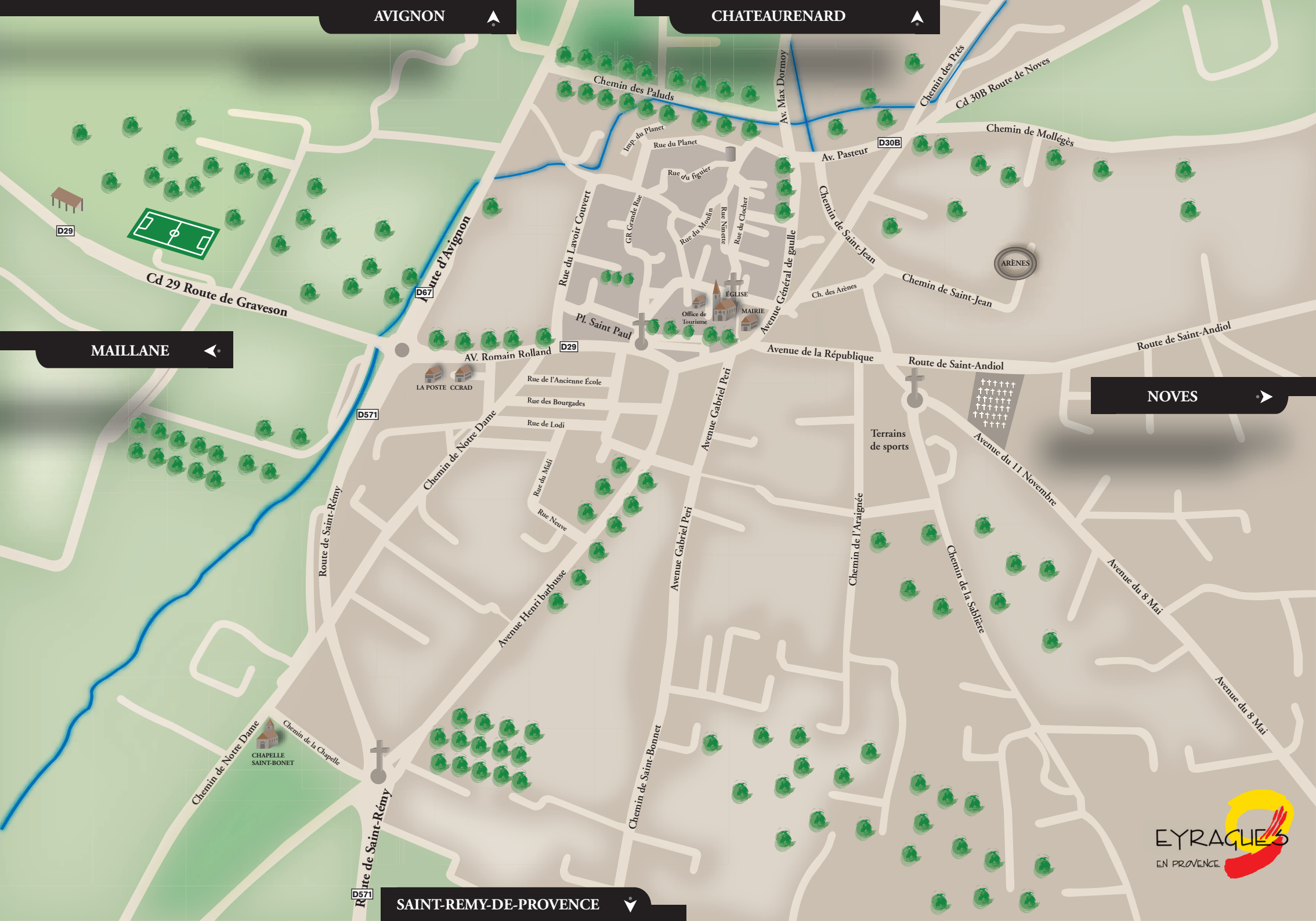
AVIGNON

CHATEAURENARD

MAILLANE

NOVES

SAINT-REMY-DE-PROVENCE



Le terroir & sa population

Le terroir d'Eyragues se constituait d'un bourg bâti à l'extrémité du versant occidental de la Petite Crau, à l'orée de la grande plaine alluviale du bassin de Saint-Rémy, d'un faubourg et de la campagne (carte 1).

Le bourg était entouré d'un rempart construit probablement au milieu du 14^e siècle et réarmé à la Renaissance pour le protéger des pillages qui, à cette époque, étaient les lois de la guerre. C'est là que se situait la majorité de la population et les lieux importants pour la communauté. Il y avait l'église paroissiale où, au cours des siècles, se dérouleront les cérémonies du baptême, du mariage et de la sépulture et à quelques

pas le cimetière où était ensevelie la grande majorité des habitants, le château où résidèrent un temps (1660-1748) les seigneurs du lieu, la famille Bionneau, enfin la maison de ville.

Le faubourg situé au sud du village à quelques pas du rempart se composait en 1695 de soixante maisons d'habitation. Il s'y trouvait entre autres un moulin à blé, l'auberge du logis de Saint-Jean, celle du Lion d'Or et l'hôtel-Dieu.

Dans la campagne, vingt-cinq métairies et deux moulins à blé, dont l'un appartenant à monsieur le baron d'Eyragues, sept métairies étaient arrentées par un fermier, les autres étant exploitées

par leur propriétaire.

Le terroir d'Eyragues comptait en cette fin du 17^e siècle 467 maisons, dont le château, la maison claustrale et l'hôtel-Dieu. Quant à la population, elle fut décomptée comme suit à la fin du document:

- Chefs de famille
non compris les mendiants 370
- Nombre de femmes mariées
Non comprises les mendiants 368
- Nombre de veuves 87
- Nombre de fils non mariés 460
- Nombre de filles non mariées 430
- Nombre de valets 18
- Nombre de servantes 13
- Nombre de mendiants 12

Capitaine des portes



oici ce qu'on en dit dans la délibération du 25 novembre 1771 ; «Le capitaine des Portes était autrefois chargé d'ouvrir et de fermer les portes quand le pays courait danger d'être exposé au pillage. Il n'en est plus ainsi depuis longtemps, cependant l'emploi et le crédit de 18 livres ont été maintenus ce qui paraît inutile, le règlement étant désuet : les portes tombant de vétusté ne sauraient servir à rien.

Les consuls en détenaient les clés, ils les remettaient, à l'expiration de leur mandat, au nouveau capitaine qui, d'ailleurs, ne pouvait en faire usage que sur leur ordre. Le titre était donc purement honorifique ; il permettait seulement au titulaire de prendre place à l'église au banc des consuls et de se mettre à leur droite dans les processions. Quant aux 18 livres le capitaine les employait à payer les quatre tambours et le fifre engagés à l'occasion des «joies» de Saint-Maxime.

Fortification en 1638



- 01 - Grand Portail
Portail du ravelin
- 02 - Portail du Moulin
- 03 - Porteyguière
- 04 - Tour de Barral

- 05 - Tour de Bise
- 06 - Tour Saint-Paul
- 07 - Église Paroissiale
- 08 - Chapelle des Pénitents Blancs
- 09 - Chapelle des Pénitents Noirs

- 10 - Actuelle rue Porteyguière
- 11 - Actuelle rue du Planet
- 12 - Actuelle rue du Moulin
- 13 - Actuelle rue du Dr Fouquet
- 14 - Actuelle Grande Rue



Le terroir & sa population

L'ordre donné par Richelieu en 1638 de faire démolir tous les remparts de France ayant encore un caractère défensif en état à cette date ne semble pas avoir été suivi à Eyragues. Mais de toute évidence l'entretien des portes, des tours et des remparts a dû être très lourd à supporter pour la communauté. Le climat de sécurité qui s'installe peu à peu, les besoins d'une population qui s'accroît rendront l'intérêt des fortifications de moins en moins important.

En 1768, nos archives révèlent que les habitants se sont appropriés les pièces de la Porteyguière, en 1750, afin de pouvoir agrandir le presbytère, et qu'une partie des remparts de la place est démolie. Et, en 1757, le baron, malgré l'opposition des consuls, fait tomber les murailles «afin de donner du jour», et des pierres en fit la façade de sa maison actuelle.

En 1848, la démolition de la tour de Barraï devait permettre l'agrandissement de l'église. Le 11 mars 1849, une délibération du conseil porte sur la démolition d'une tour : «La tourelle du rempart de cette commune, située au nord-est de l'exporte du moulin, n'est d'aucune utilité pour les habitants de cette cité, que cette tourelle gêne la voie publique, que les matériaux en provenant dispenserait la commune d'une plus grande dépense pour la construction du lavoir public.»

En 1900, sous le mandat de M. Mistral dit Miston ou sous celui de M. Roux, la démolition d'une des parties des remparts permit de relier la place de l'église à la route de Châteaurenard.

En 1775, après accord de la communauté, du seigneur et du clergé, une trouée sera pratiquée dans les remparts, connue sous le nom de «portail des morts». Elle permettait d'accéder directement de l'église au cimetière, se trouvant alors sur l'emplacement situé devant la sacristie sans avoir à passer par la Grande Porte.

Entre 1800 et 1814, M. Duchenet fait démolir les remparts depuis la Grande Porte jusqu'à la tour Saint-Paul. Les terrains situés hors des murs étaient alors occupés par des fossés qui complétaient le système défensif de la ville. Abandonnés, ils furent cédés à des particuliers qui s'employèrent à les mettre en valeur. Une famille Gilles en détint à peu près la totalité vers 1851, et comme un de ses membres était alors maire, on profita de l'opportunité pour en négocier l'achat, et l'emplacement devint notre actuelle place Saint-Paul.



Le Lion d'Or



L'Oratoire



L'oratoire de la sainte Famille, situé dans la propriété de M. Jean-Michel, à l'angle de la rue du Lavoir couvert

Le Domaine de la Girafe

L'étrange animal, inconnu des populations du début du 19^e siècle, était en fait le royal cadeau du Pacha d'Egypte Mohamed Ali à Charles X, sacré roi de France le 29 mai 1825.

Cette girafe débarqua donc à Marseille le 26 octobre 1826 et y resta tout l'hiver, puis fut acheminée, à pied, vers Paris. L'équipage, on s'en doute, ne passa pas inaperçu ! Les foules s'amassèrent sur son passage durant les quarante jours que dura l'expédition. La caravane fit halte à Eyragues, début juin 1827.

L'auberge où elle passa la nuit prit le nom de l'animal extraordinaire pour enseigner, en souvenir de cet événement exceptionnel.



Nous avons inventorié 18 croix dont 14 en place sur le territoire de la commune.

LA CROIX DU ROUMIEU

On peut la voir au début du chemin de la Sablière «en pierre, en souvenir d'un pèlerinage à Rome du paroissien qui apporta la relique de Saint-Symphorien, en 1610, et dont le monument fut inauguré le 15 août.» Le monument en pierre de proportion harmonieuse, a 2,50 m de haut, est composé de trois éléments distincts : le socle, la colonne et la croix. La croix finement sculptée. Sur la première face est gravée une magnifique fleur de lys. Sur la deuxième face elle porte quatre têtes d'angelots et les attributs du pèlerin (la calebasse, le baluchon et le bâton, le tout en forme de cloche). Quatre volutes feuillues aux angles de la croix et trois fleurs pompon aux extrémités complètent ce superbe monument.



La croix place de l'Eglise
La croix de Saint-Éloi
La croix de Saint-Marc
La croix du cimetière
La croix de la Gardy



La croix de la Madeleine
La croix de Saint-Véran
La croix du Roumieu (16)
La croix avenue Henri Barbuse
La croix dite de l'Hermitage



La croix route de Saint-Rémy-de-provence
La croix de Lorette
La croix du Pont des Lièvres
La croix du chemin des Esglaias

La Chapelle du Pieux Zèle

Chapelle romane des Pucelles ou des Vierges, remarquable par son abside en belle maçonnerie, dont les assises, en pierre de moyen appareil, sont couvertes de lignes, de stries et de lettres initiales ou marques des tâcherons. La toiture est arrondie et recouverte de dalles, tandis que l'arceau extérieur de la voûte est surmonté d'un couronnement et soutenu par des contreforts comme si, à l'origine, le monument n'était composé que de cette seule partie. Les autres murs, récemment remplacés par des constructions nouvelles qui ont dénaturé la symétrie de l'édifice, étaient en moellons et paraissent

avoir appartenu à l'édifice païen qui a précédé la chapelle. Le jardin, qui est au nord de celle-ci, est rempli de tombeaux de basse époque. Une pierre tombale de l'époque romaine, avec palmettes aux angles, a même été exhumée d'une chapelle latérale au sud. Ces détails nous fixent sur la date de ces sépultures et sur la destination du monument.

La chapelle, avant la restauration qu'on vient de lui infliger, était, comme les temples païens, précédée d'un porche couvert, d'un stabulum semblable à celui des Alyscamps à Arles, pour abriter les voyageurs et leur monture. Ce

stabulum supprimé, on en a fait la première travée de la chapelle, en démolissant le mur de séparation ; mais on a conservé l'arceau de la voûte qui formait l'entrée, en en réduisant l'ouverture aux dimensions d'une porte et en laissant subsister dans le tympan, au-dessus de l'arceau, la naïve sculpture qui représente Eve tentée par le serpent, offrant à Adam la pomme fatale.

La bibliothèque du Musée Calvet d'Avignon possède un manuscrit du 12e siècle intitulé : «Les chapelles dédiées à Notre-Dame», où l'on voit un dessin peu exact du sanctuaire que nous venons de décrire.

Tympan Roman

Sur le portique classique de cette petite chapelle qui a conservé une abside du XIIe siècle, est encastré, en remploi, un magnifique petit tympan roman. Il représente la Tentation, selon une composition qui rappelle celle du tympan de Saint-Gabriel (route de Fontvieille). Adam et Eve, dans leur nudité, sont représentés de face, de part et d'autre de l'arbre autour duquel s'enroule un énorme serpent. Les deux écoinçons de l'arc sont remplis par une magnifique végétation stylisée. Cette sculpture, très plate, en taille de réserve, rappelle Saint-Quenin de Vaison dans sa partie végétale, tandis que l'arbre central est souligné par des perforations de trépan. La composition générale dérive d'un sarcophage paléochrétien, et les trois masses d'arbustes sont disposées comme de véritables niches enserrant les personnages. Mais il y a une bien meilleure adaptation au cadre de la sculpture que dans les deux tympan voisins de Saint-Gabriel et de Notre-Dame de Beauvert à Sainte-falle, dans la Drôme, où la scène a été représentée entre deux bandes horizontales qui recoupent la surface semi-circulaire.»



Chapelle rurale

Elle était dédiée à Notre-Dame de la Pucelle et ce vocable fut changé en celui de Notre-Dame du Pieux Zèle ou encore de l'Ermitage par Mgr Manzi en 1757. Un ermite habita le logement contigu jusque vers 1830. Frère Jean Garnier 1667 ; Jean Roc 1709 ; Jean Théric 1741 Joseph Michel 1789. Celui qui s'y trouvait vers 1830, ayant eu l'imprudence de dire qu'il avait des économies enfermées chez lui dans un coffre-fort, fut assassiné (d'après M. Rouget André, fermier actuel), depuis aucun autre ne l'a remplacé.

Sépultures près de la Chapelle du Pieu Zèle



On a vu en début de cette étude que des tombes gallo-romaines se trouvaient près de ce lieu.

Dès 1471, l'existence d'un ermitage est attesté à la Chapelle du Pieux Zèle. Nous ne connaissons pas les noms de tous les ermites qui s'y succédèrent mais les registres de l'État civil mentionnent que certains d'entre eux choisirent d'être ensevelis dans la chapelle.

Epoque gallo-romaine

Conformément à la coutume de l'époque gallo-romaine, il semble qu'à Eyragues les sépultures étaient alors disséminées le long des chemins. Notre territoire n'a livré, à notre connaissance, que peu de témoins de cette époque. Trois sarcophages de pierre furent trouvés aux abords du village sur la petite route menant au Moulin de la Poule, appelé autrefois chemin de Solitaube. L'un d'entre eux contenait des cendres provenant vraisemblablement d'une incinération. Trois urnes furent trouvées, chemin des Plaines, et sottement brisées pour savoir ce qu'elles contenaient. D'autres sarcophages datant de cette époque furent trouvés à la chapelle du Pieux Zèle (Isidore Gilles : Les voies massiliennes).

D'autres sarcophages romains furent exhumés au mas Robert, situé à la limite d'Eyragues et de Château-renard, et au mas des Mourgues (même zone selon M. Duprat - Nouvelles études des confluent de la Durance aux temps historiques).

Les Lavoirs

Nous avons dénombré l'existence de trois lavoirs sur le territoire d'Eyragues. Il fut bâti un lavoir couvert en 1760 à Porteyguières. Le lavoir du Real Saint-Jean, 1849. Le «lavoir» se situait dans la partie du Real Saint-Jean. Un autre a été construit, route de Graveson (18) dont l'eau très saine permet, mieux que celle du Real, d'obtenir un linge scientifiquement plus propre. 1933. Coût 18 000 francs.



Touristique

Se promener dans les petites rues étroites et tranquilles du village, en été, apporte au voyageur qui prend le temps, des plaisirs rares. Certains ont besoin de parcourir des milliers de kilomètres, moi c'est là, parmi ces vieilles pierres, ces maisons chargées de glycines, ces lilas, ces lauriers que j'ai trouvé la sérénité.

Quoi de plus agréable, de plus «provençal» que de voir ces petits vieux, sur la place du village, près de la fontaine, rechercher un peu de fraîcheur et sûrement un peu de leur jeunesse, en regardant, bienveillants, les plus jeunes s'activer, en se racontant pour la millième fois l'histoire que tous connaissent mais qui, à chaque

fois, change, évolue, s'améliore, en fonction de celui qui l'écoute. À celui qui regarde, qui prend ce temps-là, sont réservés des petits espaces de bonheur : un ange sur son piédestal au coin d'une rue, une vieille porte restaurée, un coin de mur ombragé d'où dépasse la vigne vierge ou l'olivier, un cyprès.

Quel plaisir pour le voyageur qui entre par la route de Saint-Rémy et qui découvre la place de la Libération, avec sa croix, sa fontaine, la façade de la salle Baudile Lagnel, avec en fond, comme une carte postale, ce splendide clocher. Sait-il que ce mur est un des derniers vestiges de remparts ? Qu'il prenne le temps de traver-

ser cette place en empruntant le passage couvert et il découvrira l'autre versant de l'église, ancienne place forte du village, sur la place Jean Jaurès. De là, un labyrinthe de ruelles étroites le conduira à travers le village ancien à la découverte de petits morceaux de plaisir toujours renouvelé s'il sait lever les yeux et regarder ce ciel bleu, qui n'est pas le même bleu que sur la Côte d'Azur ou d'ailleurs et qui donne à ce coin de Provence des allures de Toscane. Peut-être qu'au hasard de sa promenade nonchanlante mais attentive, rencontrera-t-il ces fêtes de la couleur que sont les Plumbagos, les Loegerstremias ou les Gayniers (arbre de Judée).

Lieux en Provence

Poursuivant sa promenade, ses pas le mèneront, en franchissant le Vigueirat, route de Gravelson, vers la Maison Familiale de Beauchamp, après s'être reposé un moment sous le toit de l'ancien lavoir, en pleine nature, en pleine verdure.

Au retour, route de Saint-Rémy, il ira se recueillir un instant dans la chapelle du Pieu-Zèle, ou chapelle de Saint-Bonet, récemment rénovée et qui est le lien, la chaîne qui, siècles après siècles, relie les Eyraguais, de

quelqu'origine qu'ils soient, à leur passé.

Puis il prendra la route de Saint-Andiol, vers le village neuf, et de là, il pourra effectuer un circuit qui le ramènera sur ses pas. Après avoir laissé sur sa droite le foyer Pierre Vigne, le voyageur pas pressé prendra le chemin de la Sablière le long de l'aire de jeu des écoles. Là il suivra la route qui monte vers le Clos Serin, à travers la campagne pas encore tout à fait habitée. Il croquera le canal des Alpines, source

fraîche dans les sous-bois, puis ses pas le conduiront peu à peu (ça grimpe) vers le château d'eau. De là, poursuivant sa route, il rejoindra «les plaines», pour être récompensé de son effort, il découvrira alors un panorama magnifique qui lui fera embrasser d'un coup d'œil la chaîne superbe des Alpilles et pour peu que le soir tombe, avec à l'ouest, un ciel rouge annonciateur de Mistral, elles se teindront de rose, de rouge, de noir, qui auraient fait frémir Van Gogh.

Mais il n'est pas à la fin de ses surprises. Poursuivant sa route, il reviendra sur ses pas pour découvrir, au-dessus du village, un autre paysage, celui qui, depuis Avignon et le Vaucluse au nord, les tours de Châteaurenard, rejoint la Montagnette (où Tartarin se rendit célèbre en chassant les «casquettes») à l'ouest, avec la cheminée d'Aramon. Là, il aura la récompense finale de ses efforts.

Tout doucement, sans se presser, en dégustant son plaisir, il pourra alors redescendre vers le village, en passant devant la maison de Retraite.

Voilà ce qui m'a fait choisir Eyragues, car ce voyageur, pendant longtemps, c'était moi, mais aujourd'hui encore, il existe de nombreux lieux de promenade : le canal des Alpines, le chemin des Paluds et ses roubines, la randonnée sur le chemin de la transhumance et bien d'autres encore, alors à tous ces Voyageurs, d'un jour ou d'une vie, «Bienvenue à Eyragues».

